Chapitre VII

le développement du système de la traite et son extension contre les comores et la côte orientale d'afrique

"Les peuplades connus sous le nom de Sakalaves ont peuplé le Nord-Ouest de Madagascar d'Anjouanais captifs, et il m'a été assuré par Jean René, souverain de Tamatave que ces étrangers dont le nombre s'accroît tous les jours deviendraient sous peu maîtres de cette partie de l'île".

(Albrand, Gouverneur de Sainte-Marie 1820)

21. LES NECESSITES CROISSANTES DE LA TRAITE

L'essor même de la traite est intimement lié à la naissance du royaume du Boina, puisque, nous l'avons vu, ce sont des négriers qui prêtèrent main forte à Andriamandisoarivo ; les pirates furent ensuite de véritables courtiers d'esclaves avec l'extérieur, quand ils ne se faisaient pas eux-mêmes transporteurs(1). Les effets les plus réclamés de ce commerce ont été les armes et les munitions, grâce auxquelles les Sakalava ont pu exercer leur domination guerrière.

Comme l'a bien vu VALETTE (1970, p. 532), il convient de distinguer deux courants de la traite : l'un surtout aux mains des Arabes en direction de la côte Ouest ; l'autre, contrôlé par les trafiquants européens et qui s'approvisionnait au profit des Mascareignes, essentiellement sur la côte Est et accessoirement dans le Nord-Ouest.

Ainsi que le prouvent clairement FILLIOT (1970) et E. ALPERS (1967), le mobile essentiel de la traite des esclaves à Madagascar (et en Afrique orientale) a bien été surtout la recherche de main-d'oeuvre pour les Mascareignes. Les besoins y furent croissants pendant tout le XVIIIe siècle ; Filliot a pu parler de *"grande époque de la traite"* entre 1769 et 1793, période pendant laquelle 80 000 esclaves auraient été importés. Sur chiffre, 45 % furent des Malgaches, surtout de la côte Est ; mais l'énorme appel de main d'oeuvre servile exigé par les Mascareignes dans la partie orientale de la Grande Ile ne pouvait être sans conséquences pour la côte Ouest. Il y eut un courant entre les deux côtes par voie de terre et aussi par cabotage. A la fin du XVIIIe siècle, la route terrestre servait surtout pour les boeufs, mais l'itinéraire maritime restait pratiqué. FRESSANGES le constatait à Foulpointe lorsqu'il écrivait au début du XIXe siècle :

" ... Les esclaves qu'on y achète sont Malgaches ou Mozambiques : les esclaves malgaches viennent pour la plupart du pays d'Ancove, les Mozambiques viennent de Mosangaîe ou de Bonbétoc où ils ont été apportés par les chelingues ara-

(1) *Voir COACM V sur cette thèse de Rochon reprise par A. Grandidier.*

bes qui font ce trafic en contrebande ; ce sont eux qui sont en possession de ce commerce dans Madagascar. Ils traversent l'île dans sa plus grande largeur pour les venir vendre, soit à Foulpointe, soit à Tamatave ..."

(Fressanges in Ayache et Valette 1963, p. 38)

Les "Arabes" semblent bien avoir été les initiateurs du trafic et les Portugais s'approvisionnèrent dès avant la venue des Sakalava dans le Boina. En 1646, COURTEEN nous laisse entendre que les Anglais étaient aussi bénéficiaires. Les Hollandais basés à Maurice firent des achats d'abord dans la baie d'Antongil, puis, après leur installation au Cap, dans la baie de Saint-Augustin et, surtout, vers Morondava. A partir de 1724, Madagascar cessa d'être une source de cargaisons humaines pour eux, car ils se fournirent à la baie Delagoa ; HEMMY, en 1741, s'efforça de relancer le commerce dans la baie de la Betsiboka sans pourvoir entamer les positions des Français.

Les Anglais semblent avoir fait surtout porter leurs achats vers la baie de Saint-Augustin et Morondava, mais quelques-uns d'entre eux, ainsi que des négriers d'Amérique fréquentèrent les ports du Boina au XVIIIe siècle. Drury vint charger une cargaison d'esclaves en 1717.

Si la côte Nord-Ouest a paru secondaire aux Français, eu égard à la côte Est plus proche et où les approvisionnements étaient abondants, il serait faux de croire qu'elle fut délaissée (1).

PELTIER (1903, p. 105-114) a retrouvé un manuscrit postérieur à 1722 dans lequel il est précisé que *"les lieux avec lesquels on peut faire traite en l'Isle de Madagascar"* sont : Tuléar pour les rafraîchissements et *"pour les noirs"* Morondava, ainsi que :

" ... Au Nord Ouest le grand Port de Massailly ou Pombétoc par 15° 45' de latitude Sud où l'on traite du riz, des noirs et des boeufs.

Le Petit Port de Massailly ou Boina par 16° de latitude Sud. On y traite de même. Il y a aussi du bray et du sel ..."

La correspondance échangée entre le Conseil de Bourbon et la compagnie des Indes (Lorient) fait état, notamment pour la période 1732-1734, d'importantes traites à "Massaly". Le navire "La Diane" revenant de ce port débarqua le 6 décembre 1732 à Saint-Paul 220 noirs (Recueil trimestriel de Lougnon) (2). FILLIOT estime que le trafic des Français fut effectivement actif en 1731 et 1742, et cite même les instructions de la Bourdonnais, prescrivant d'offrir au roi de la Baie *"un cheval avec une selle de velours"* pour l'engager à bien recevoir les Français (Filliot 1970, p. 195). L'année suivante, les Hollandais apprirent que le Capitaine SAVEILLE chargeait à Bombetoka plusieurs centaines d'esclaves (3) et que le Danois KERSEBOOM était lui aussi particulièrement bien introduit auprès des Sakalava (Hemmy - COACM VI).

(1) *Une vingtaine de visites de négriers ont été notées dans les archives par Filliot (1970, p. 191) pour tout le XVIIIe siècle. Il y en eut sûrement bien davantage.*

(2) *Voir aussi le Journal du Sieur Dejean de Marchand sur* "La Vierge de Grâce" *dans le même recueil.*

(3) *Saveille se fournissait aussi en captifs à Mozambique (COACM VI, P.195).*

Les traitants privés qui eurent affaire aux "Arabes" et aux Sakalava de la côte n'ont pas laissé d'archives aux Amirautés ; on peut supposer que la prospérité de leurs transactions a été liée à deux sortes de facteurs :

- d'abord l'état des bonnes relations qu'ils avaient su se ménager avec le roi et les grands. Le haut niveau de ces relations dépendait naturellement des marchandises à échanger et des cadeaux faits au roi et aux grands. *"L'état des marchés"* de Peltier nous apprend que les objets importés consistaient surtout en armes, poudre, piastres, tissus et arack (alcool) ;

- ensuite, le succès de l'entreprise était fonction des approvisionnements en esclaves. Le roi de Marovoay sollicité par les Hollandais compagnons de Hemmy voulut pour les satisfaire combattre les Amboalamois (Amboalambo ou Merina - COACM VI, p. 135) et les Sihanaka (p. 142).

A l'époque de la tentative de Benyowski, les Français cherchèrent à étendre les activités à la fois par voie de terre en commerçant avec les Antankarana, et par voie de mer. En 1774, le Sieur BERUBE-DUDMENE faisait une traite fructueuse à Marovoay, mais à la fin du siècle les Français des Mascareignes semblent avoir été peu nombreux à la côte Ouest, d'après le témoignage de Du Maine (qui se plaint que les Anglais y soient plus connus) et les recherches de Toussaint (1967, p. 518) qui ne dénombre que 10 vaisseaux français arrivés de la côte Ouest de Madagascar à l'Ile de France entre 1775 et 1808.

Si dans le milieu du XVIIIe siècle les guerres intestines en Imerina et les interventions des voisins avaient facilité l'approvisionnement en esclaves des échelles du Nord Ouest, il n'en fut plus de même vers 1800. Un état d'équilibre politique s'établit un temps entre Merina et Sakalava, équilibre symbolisé par les échanges de cadeaux entre Ravahiny et Andrianampoinimerina. Même pour les besoins locaux, la principale ressource en esclaves pour les chefs Sakalava devient l'extérieur : Comores et Côte orientale d'Afrique. ALBRAND, Gouverneur de Sainte-Marie, en 1820, dont l'opinion a été placée en exergue à ce chapitre, rend assez bien compte de ces importations humaines africaines massives qui ont fini par submerger plus tard les populations locales vers Ambanja et Máintirano

L'origine des approvisionnements en captifs des Comores et de la Côte d'Afrique n'est pas seulement due au commerce libre des boutres, mais à des incursions systématiques organisées par les Malgaches entre 1785 et 1823.

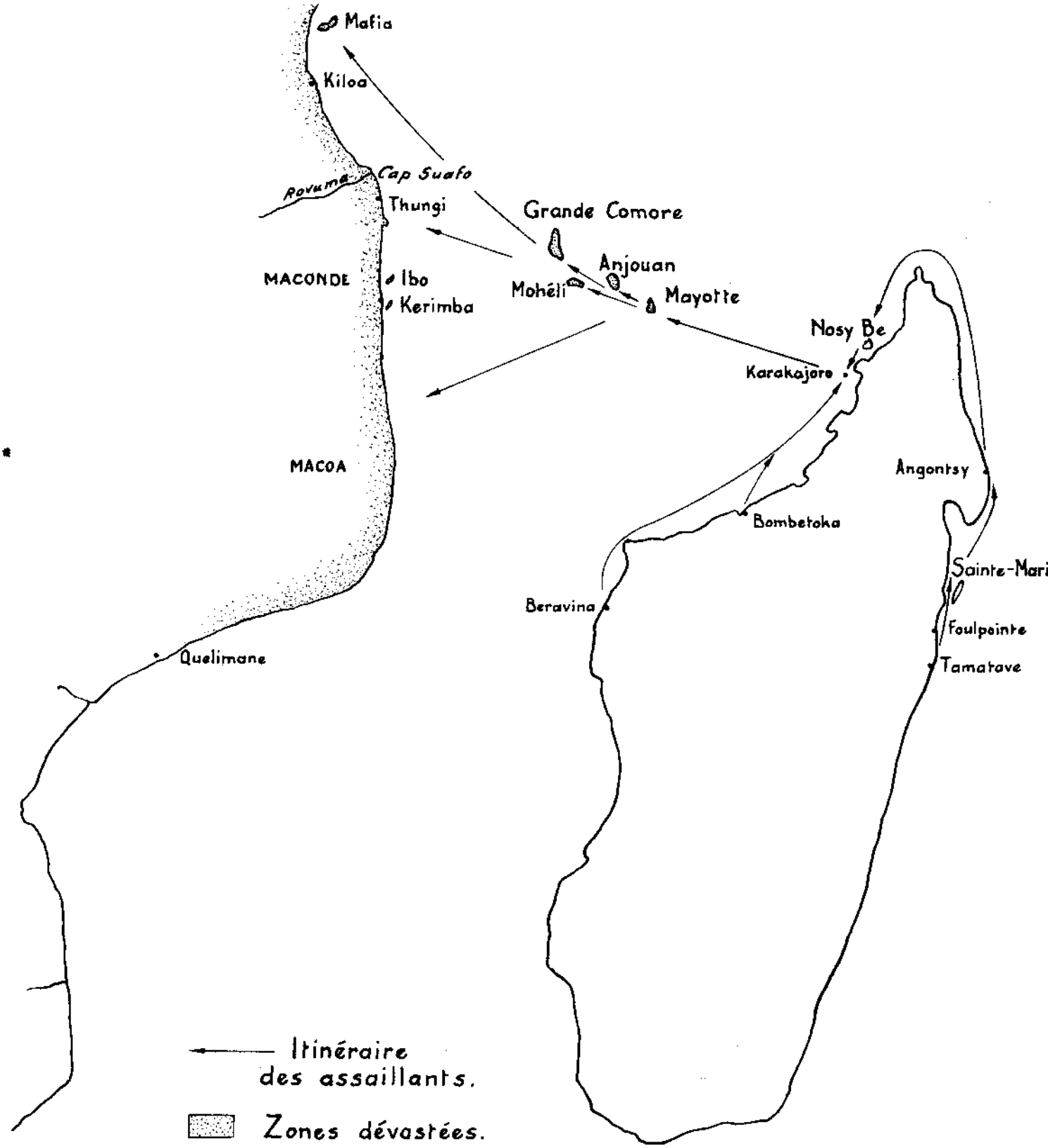
Les razzias d'esclaves étaient un prolongement quasi inéluctable de cette prodigieuse demande qui culmine à Madagascar vers la fin du XIXe siècle.

22. LES RAZZIAS MALGACHES AUX COMORES ET A LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE (1785-1823)

I. Les sources de la documentation

Les incursions des Betsimisaraka et des Sakalava contre la côte orientale d'Afrique ont eu lieu à la fin des temps indépendants des échelles du Nord. Si les Malgaches en sont les auteurs, il est aussi vrai que des Islamisés de Madagascar en sont les recéleurs. BOTELER (1835, Vol. II, p. 59) croit que les Arabes de Bembatooka (Bombetoka) ont incité les Malgaches à ces expéditions et GUINET nous apprend qu'un "Antalaotra" guidait ordinairement la flotille pirate (Decary 1966, p. 131). Toujours est-il que la recherche d'esclaves était le principal mobile des incursions.

De nombreux auteurs ont fourni des indications sur ces expéditions, particulièrement BISSEL, FRESSANGES, RONDEAUX, TOMLINSON, PRIOR et FRAPPAZ.



Incursions malgaches.

E. de FROBERVILLE a, le premier (1845, p. 194-208), donné une description générale des razzias, faisant usage de documents dont certains sont encore inédits ou perdus.

Après que ces expéditions aient pris fin, les souvenirs de leurs séquelles (1) ont été recueillis par GUILLAIN et GUINET à Madagascar ; GEVREY, PASSOT et BOSSE, REPIQUET et ABDUL HATIF aux Comores, OWEN et BOTELER sur la côte orientale d'Afrique.

D'intéressantes compilations sur le sujet sont dues à A. GRANDIDIER (1908, Vol. I, Ethnog. p. 380-381) et G. GRANDIDIER (1912) ; (celle-ci s'inspirant très largement du travail de FROBERVILLE), MANICACCI (1939), DESCHAMPS (1960, p. 700-708), DECARY (1966, p. 126-137). Récemment, J. VALETTE (1971, p. 761-764) a rappelé quelques textes peu connus sur le sujet.

La documentation ainsi accumulée est loin d'être complète ; des textes inconnus doivent se trouver dans les archives françaises ou anglaises, et E. ALPERS en a signalé dans celles de Lisbonne.

Les traditions orales sont encore vivantes aux Comores ; à Mayotte, j'ai pu me rendre compte à quel point encore le souvenir des enlèvements d'ancêtres par les pillards était vif, et, VIALLARD a pu faire la même remarque avec ses guides sur les murailles d'Iconi à la Grande Comore. FREEMAN GRENVILLE a noté le récit d'une razzia à Kua dans l'île de Mafia, d'après MWINCHANDE (Vérin et Versinger 1968, p. 111-118) et, plus au Sud, à Bajone, sur la côte du Mozambique, j'ai été étonné de constater qu'on avait toujours en mémoire les crimes des "Sakalava de Bukini" (Madagascar).

II. La genèse et le déroulement des expéditions

Les protagonistes des expéditions sont, à l'origine, des Betsimisaraka navigateurs des régions de Foulpointe et de Sainte-Marie. Dans une région où les gens s'aventurent aujourd'hui assez peu en mer, on a peine à imaginer qu'il y a plusieurs siècles, les Saint-Mariens chassaient la baleine et, qu'au XVIIIe siècle, selon COSSIGNY, ils possédaient des pirogues de grande taille. Cet auteur écrit, en effet, au sujet de leurs embarcations en 1773 :

" ... Ils en construisent de diverses grandeurs qu'ils creusent dans les troncs d'arbres ; les plus grandes et les plus fortes ont de 8 à 10 m de long sur 2 m à 2,50 m de large et peuvent porter de 40 à 50 hommes".

(A. Grandidier 1912)

Ces hardis navigateurs "encadrés" par les descendants de pirate, les "Malata", formaient ce que Rondeaux, résumé par Froberville, qualifie de ...

" ... coalition maritime qui arme tous les Malhatas betsimiçaracs pour fondre sur les îles d'Anjouan et en ramener des esclaves, coalition qu'il dit se monter à près de vingt mille hommes".

(in Valette 1964)

(1) *Elles furent perceptibles longtemps. Frappaz, en 1818, fut étonné par les ruines laissées à Anjouan en 1798, et en 1844, les navigateurs de "La Prudente" entendirent les doléances des gens d'Iconi.*

Très précisément, on sait que sur la côte Est, les gens de la baie de Tintingue, en face de Sainte-Marie, jouaient le rôle principal ; Sylvain ROUX dit d'eux :

" ... Ce sont en outre de braves soldats, et les plus hardis navigateurs de toute l'île. Chaque expédition maritime qui se fait contre Anjouan, Comores ou autres lieux dans le Sud de Madagascar, est toujours dirigée par ces peuples qui fournissent à eux seuls, les deux tiers de l'entreprise, soit en hommes, soit en fortes pirogues de guerre-.

(Decary 1937, p. 60-61)

Naturellement, outre les contingents alliés de la côte Est *"depuis Tamatave jusqu'au cap d'Ambre"* (Guinet) les expéditions étaient complétées par des contingents de la côte Nord-Ouest. HILDEBRANDT (1880, p.102) laisse même entendre que des gens de Beravy (côte de Maintirano) y participaient.

L'époque à laquelle ces expéditions débutèrent a fait l'objet de controverses. J. et M. FAUBLEE considèrent qu'elles prolongent les incursions du Xe siècle que mentionne BOZORG Ibn CHARYAR (1963) ; GEVREY croit qu'elles ont commencé à la fin du XVIIe siècle ; KENT, à propos de la visite du "Barneveld" sur la côte Ouest émet la supposition qu'elles se produisaient déjà au début du XVIIIe siècle (1970, p. 59 en note). FRESSANGES nous rapproche plus de la réalité ; dans un texte souvent cité, il écrit, en 1803, à propos des pillards marins de la côte Est :

" ... Le baron de Benyowski est le premier qui leur en a tracé la route, et depuis ils y vont toujours faire la guerre".

(S. Ayache et J. Valette 1963, p. 37)

FROBERVILLE croit lui aussi qu'il faut remonter au temps de la deuxième visite de Benyowski à Madagascar pour expliquer la genèse de ces expéditions, mais se refuse à attribuer une responsabilité directe au baron polonais ; les Malgaches venus à Anjouan pour le compte de Benyowski, auraient tout simplement à leur retour fait part à leurs compatriotes des richesses de l'île comorienne, et mis à profit leur expérience du voyage pour lancer leur projet guerrier.

GUILLAIN donne le règne de Ravahiny comme celui, sous lequel ... *"commencèrent les expéditions maritimes faites par les Malgaches contre les Comores"* (1845, p. 33) ; il corrobore là l'indication de Fressanges, puisque la date du deuxième voyage de Benyowski (1) (1786) correspond bien avec le début du règne de Ravahiny. Toutefois, dans un autre passage, il met en cause un navire pirate et beaucoup de lecteurs de Guillain ont cru à tort que cette indication devait replacer le début des incursions avant la fin du "temps des pirates" (vers 1730). A mon avis, c'est bien aller au-delà de ce que veut dire Guillain, le forban en question, et il en a existé à toutes les époques, a bien pu guider les Malgaches vers 1785. Avec cette correction, on peut ajouter foi au texte de Guillain qui mérite d'être cité en entier.

(1) *Mayeur retiré à l'Ile de France fait une remarque sur les expéditions* "En l'an II (1794), les Baitsimisseiraques se sont avisés d'armer en course et dans leurs pirogues, ils ont été ravager les îles d'Anjouan où pendant plusieurs années ils ont fait un grand nombre de captures" *(Archives De Caen in Filliot 1970, p. 196, note 4). Ceci ne marque pas le début des incursions puisque les Comoriens se plaignaient dès 1789 d'attaques meurtrières.*

" ... Des gens d'An'gon'ci s'étant conduits aux Comores, sur un navire pirate qui allait s'y ravitailler, furent, on ne sait pourquoi, débarqués à Anjouan. Ils y passèrent un an et prirent parti de la guerre que se faisaient entre eux les habitants du village de Doumoni et de Moutsamoudou. Exercés à la guerre par les pirates avec qui ils avaient servi, ils firent triompher les gens de Doumoni et obtinrent pour récompense d'être renvoyés dans leur pays. Un bateau les transporta à Sambéranou, d'où ils gagnèrent An'gon'ci par terre. L'un deux, nommé Rassariki, homme d'un esprit intelligent et hardi, avait remarqué la manière dont les marins anjouanais dirigeaient leurs bateaux, et il avait rapporté la route à certaines positions du soleil et des étoiles. Arrivés dans son pays, où l'on recherchait des esclaves pour la traite, il eut l'idée d'aller en enlever aux Comores dont il connaissait les faibles moyens de guerre et de résistance, et décida bientôt ses compatriotes à entreprendre une expédition sur Anjouan. Ils construisirent à cet effet de grandes pirogues pouvant contenir de trente à quarante hommes, et, en ayant rassemblé un grand nombre, ils partirent sous la conduite de Rassariki. La flotille s'avança au Nord en longeant la côte, contourna le cap d'Ambre, et descendit la côte ouest jusqu'à Karakadzouro où elle relâcha pour prendre des provisions et rallier du monde ; enfin, de cette position qui donnait des vents traversiers pour faire route, on se dirigea sur les îles. Une première expédition ayant eu un plein succès, elle fut renouvelée dans les années suivantes".

(Guillain 1845, p. 199-200)

Le récit de Guinet recueilli auprès d'habitants du Nord-Est et la compilation de Froberville relatent la façon dont se formaient et grossissaient les expéditions. Lorsque le projet d'invasion s'était répandu à la côte Est, des chefs influents se rendaient dans diverses parties de l'île pour s'informer de la contribution que chaque district pouvait fournir. Ils *"marquaient ces quotités par des noeuds faits sur des lanières de cuir et destinés à constater le nombre total des guerriers. Les promesses étaient solennellement jurées et religieusement exécutées"*. (Froberville 1845, p. 196-197).

Pendant l'année de préparation, chaque chef construisait de grandes pirogues longues de 8 à 10 m, et larges parfois de 2 m, dont la coque monoxyle était rehaussée de bordages et de plats-bords chevillés ou ligaturés. Ces grandes embarcations à balancier (*lakandrafitra*), pouvaient porter 20 à 30 guerriers et une centaine de livres de riz (selon l'agent commercial de Foulpointe, in Decary 1966, p. 32).

Le départ avait lieu entre le mois d'août et le mois d'octobre, et les pirogues des environs de Tamatave partaient les premières. La flotille s'augmentait des rassemblements d'embarcations opérés à Antongil, à Vohémar et gagnait les lieux de rendez-vous dans le Nord-Ouest, à *"la baie Saint-Sébastien"*, dit Rondeaux. (Valette 1968), *"soit à Nosy-Be, soit dans une des grandes baies avoisinantes"*, dit Froberville où étaient les rendez-vous avec des pirogues venues des divers points de la côte occidentale. Guillain (1845, p. 33 et p. 199) donne aussi comme lieu de rassemblement Nosy-Be ou les îles Radama (Karakajoro), en face d'Anorontsangana (1845, p. 33 et p. 199). Quoiqu'il en soit, tous ces points, depuis le cap Saint-Sébastien à la baie de Manongarivo, convenaient parfaitement pour naviguer vent arrière jusqu'à l'archipel comorien. Selon Froberville,

" ... Cette réunion de force consistait quelquefois en 400 ou 500 pirogues portant de 15 000 à 18 000 hommes. C'était à peu près le chiffre des expéditions quinquénales ; celles des quatre années intermédiaires ne se composaient ordinairement que d'une cinquantaine de pirogues, afin de ne pas ruiner à jamais les ressources des Comores et de permettre aux habitants, par le rétablissement de leurs plantations, de préparer une plus riche proie à la grande invasion.

Lorsque le nombre d'hommes rassemblés au lieu de rendez-vous est très considérable, il se forme deux divisions qui se dirigent vers des points différents,

mais c'est toujours vers le soleil couchant que les Malgaches tournent leur proue".

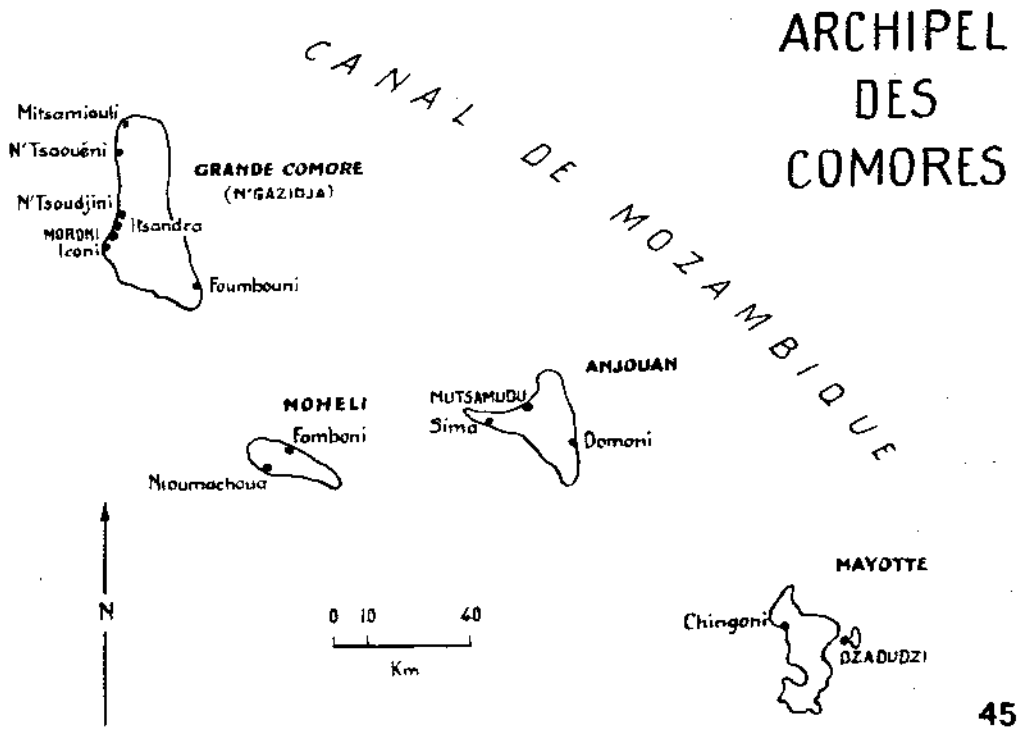
(Froberville 1845, p. 196)

FRAPPAZ précise que ...

" ... en mer, toutes leurs embarcations étaient attachées l'une à l'autre et se communiquaient ainsi mutuellement une certaine solidité".

(Decary 1939, p. 89) .

Cette remarque paraît curieuse pour qui a voyagé par forte houle en pirogue ; des liens mutuels entre les embarcations n'auraient pu que nuire à la solidité de celles-ci ; peut-être usait-on de ce procédé par mer calme lorsqu'une pirogue moins bonne marcheuse ne voulait pas rester en arrière ou bien encore lorsqu'on voulait créer une surface pour les charges, notamment pour les boeufs qui faisaient aussi l'objet de prises lors des razzias.



Si Anjouan semble avoir été un objectif privilégié, Mayotte d'où on signalait d'abord le danger, ne fut pas non plus épargné, pas plus que Mohéli ou la Grande Comore ; les habitants se réfugiaient dans les villes dont les fortifications, peu importantes au début, furent constamment renforcées. Lorsque les envahisseurs investissaient la ville, ils campaient autour, tandis qu'une partie des contingents dévastait la campagne environnante et recherchait des vivres

A partir de 1789, les Comoriens firent appel aux Portugais de Mozambique. En 1798, BISSEL rapporte que l'escadre du commodore John BLANKETT arriva à Mutsamudu, capitale d'Anjouan en plein milieu d'une incursion malgache. Le

tableau qui s'offrit aux visiteurs anglais était particulièrement représentatif de l'insécurité qui régnait alors :

" ... Les Anjouanais sont toujours en guerre avec les Malgaches. Lorsque nous sommes arrivés à Anjouan, nous avons appris que ceux-ci avaient fait une descente dans l'Est de l'île et s'étaient emparés de la ville de Demani (Domoni), d'où ils faisaient des sorties, commettant toutes sortes de déprédations, razziant les boeufs et pillant et dévastant les plantations. Toutes les forces réunies des Anjouanais n'étaient pas arrivées à les chasser. A une incursion précédente, ils avaient débarqué auprès de la ville même d'Anjouan et avaient incendié un petit village après l'avoir pillé entièrement, faisant périr dans les flammes tous ses habitants, hommes, femmes et enfants".

(COACM V, p. 414-415)

Pour la première fois, les Anglais cherchèrent à fournir un appui en combattant au côté des Anjouanais, mais avec peu de résultats.

" ... A la demande du roi d'Anjouan, au commencement de novembre 1798, le commodore envoya le brick l'Orestes dans l'Est pour détruire Demani (Domoni), les Anjouanais promettant d'attaquer les Malgaches lorsqu'ils abandonneraient la ville. L'Orestes jeta l'ancre devant elle et la bombarda pendant deux heures, sans grand effet ; la plupart des habitants cependant en sortirent, poussant devant eux leur bétail, mais les Anjouanais ne les attaquèrent pas. L'Orestes quitta alors la baie et les Malgaches rentrèrent dans la ville. C'est ainsi que se termina cette affaire. Les Malgaches étaient venus à Anjouan dans de grandes pirogues".

(COACM V, p. 415)

A Mayotte, la plus exposée des îles, le Sultan SALIM II avait transféré, dès 1790, sa capitale, depuis Chingoni à Dzaoudzi, et, la ville fut entourée d'une haute muraille qui, jointe aux fortifications naturelles de l'îlot, rendit celui-ci inexpugnable.

La Grande Comore fut visée un peu plus tard que Mayotte, Anjouan et Mohéli. Cette dernière, vite dépeuplée, et dont la vieille ville du Haut Numa-Choa connut un anéantissement définitif à cette époque (communication personnelle de Jean Martin). Selon ABDUL HATIF, la première incursion à la Grande Comore serait survenue vers 1800 *"quand le sultan Foumnaou eut 62 ans"* ; les Malgaches débarquèrent à Fomboni et firent des captifs. Sans doute averti de ce qui s'était passé ailleurs, le Sultan ...

" ... prescrit au peuple de construire des remparts ; on se mit aussitôt à l'oeuvre, on commença à brûler la chaux et à bâtir à la hâte. Les villes qui se protégèrent sont : Itsandra, M'djini, Moroni, Iconi, Ntsudjini, Ntsaoueni, Mitsamiouli, M'djini et Foumbouni. Ces sept remparts étaient construits dans le but de protéger ces villes contre l'attaque des Malgaches. La deuxième année de l'arrivée des Malgaches, le sultan Foumnaou couronna son fils Féfoumou et l'assit sur le trône d'Itsandra".

Cinq ou six années plus tard, alors que l'île connaissait une période des divisions intestines entre les sultans locaux, les Malgaches débarquèrent vers Hambou et Bambao, puis investirent Iconi ; un vizir du sultan local, nommé Karibangoué, est encore présent à la mémoire des habitants pour la valeureuse défense qu'il leur opposa ... A l'occasion de la résistance d'Iconi, plusieurs femmes héroïques se seraient jetées du haut de la falaise plutôt que d'être faites prisonnières. Mais il semble bien que cet évènement célèbre

eut lieu lors de l'incursion de l'année suivante en 1806 ou 1807 (1). Celle-ci qui fut la troisième et la dernière que mentionnent MANICACCI et ABDUL HATIF aurait entraîné plusieurs mois de guerres dans l'île. Selon Abdul Hatif,

" ... Les Malgaches se répandirent dans tous les pays. Quant aux Comoriens ils se réfugièrent dans cinq places défendues : les gens de Bambao et de Hambou se réfugièrent derrière le rempart de Moroni. Ceux d'Itsandra, de Hamahamet et une partie de la population d'Oichilli et de Badjini se réunirent à N'tsudjini et à Itsandra M'djini ; ceux de M'Boudé de Mitsaouli et de Boinkou se réunirent sous les murs de N'tsaouéni. Les autres personnes commirent la sottise de se sauver dans la forêt ou dans les cavernes ; les Malgaches les arrêtèrent et tuèrent tous ceux qui résistaient. L'ennemi fit un grand nombre de prisonniers par tout le pays, sauf à Moroni et à Itsandra".

Les Malgaches firent un long siège d'Iconi qu'ils prirent ainsi que N'tsaoueni. Au retour de cette expédition, riche de butin en esclaves et en bétail, les envahisseurs auraient ajouté à leurs prises celles d'un navire négrier dont ils s'emparèrent de la cargaison d'esclaves.

III. L'extension des incursions vers la côte orientale d'Afrique

L'année 1808 semble avoir connu un paroxysme dans les razzias aux Comores. Mutsamudu soutint un long siège (2). Mais, dès cette époque, la côte d'Afrique était déjà aussi couramment attaquée. Abdul Hatif, dont les manuscrits complètement inconnus sont si riches de notations expressives y fait allusion lorsqu'il parle de *"ces païens qui nuisent aux Musulmans de l'Archipel des Comores et même à ceux du Sawahil"*.

Si l'on en croit tous les auteurs, la côte d'Afrique faisait l'objet d'attaques lorsque les hasards de la navigation avaient fait rater l'archipel des Comores. Froberville écrit à ce sujet :

" ... Le vent dans cette saison favorise ordinairement la course vers les Comores ; s'il vient à changer en mer, il se laisse porter à travers le canal de Mozambique sachant bien qu'ils atteindront un point quelconque sur la rive opposée".

(Froberville 1845, p. 198)

Certes, il y eut sans doute des objectifs manqués par suite des éléments contraires. Mais, le constat du déroulement des incursions montre que les théâtres d'opérations furent étendus progressivement. De 1786 à 1798, Mayotte et Anjouan furent les lieux des exploits des pirates malgaches. Le tour de la Grande Comore vint à partir de 1800, et aucune incursion à la côte d'Afrique n'est antérieure à cette dernière date. Naturellement, l'extension des razzias, toujours plus à l'Ouest, ne signifia pas que les Betsimisaraka et, les Sakalava délaissèrent les Comores, particulièrement Anjouan, toujours la plus meurtrie, mais on ne peut qu'être frappé de l'aspect grandissant de ces entreprises maritimes sur une trentaine d'années.

(1) *C'est sur le chemin du retour que les Malgaches auraient capturé une frégate portugaise venue les combattre.*

(2) *L'explosion de la poudrière de la ville ensevelit un grand nombre d'assiégés.*

La région touchée sur la côte d'Afrique se trouve entre Mafia et l'archipel de Kerimba. Comme aux Comores, les Malgaches faisaient parfois d'assez longs séjours terrestres profitant pour revenir du renversement des vents. Amaro MONTEIRO a vu certaines tombes sakalava à l'embouchure de Rovuma, près du cap Suafo. L'effet des envahisseurs fut si dévastateur que les Macondé se réfugièrent profondément dans l'intérieur des terres (Trimingham 1964, p. 46). Selon MATZINGER (manuscrit) qui cite MABEL Violette et J. HEIGHT, les tentatives malgaches de se procurer des esclaves étaient menées contre les Macondé à partir de Thungi, l'actuelle Palma.

Kua, dans l'île de Mafia, fut attaquée ainsi que Kiloa, dont STUHLMANN (1909) nous dit qu'on en fortifia alors les murailles. C'est de ce temps que date la puissante enceinte du Makutani. BOTELER nous apprend que la ville d'Oibo (Ibo) fut attaquée trois fois par les Malgaches (1). Il écrit à ce sujet :

" ... Leurs dernières invasions se terminèrent en 1816 ; et, si les éléments ne leur avaient pas été contraires pendant leur voyage en réduisant le nombre de leurs pirogues de 250 à 68, Oibo avec ses forts aurait probablement à cette époque formé un autre exemplaire de la série de ruines dont les Portugais ont parsemé les côtes. L'ennemi débarqua sur les îles voisines de Querimba ; démoralisés par leurs pertes, ils furent facilement mis en déroute par les troupes que le gouverneur lança contre eux : 25 de leurs pirogues furent détruites, les autres s'échappèrent vers le large, mais n'a jamais su si elles étaient par la suite arrivées à bon port". (2)

(Boteler 1835, II, p. 59)

IV. La parade des victimes et la fin des razzias

On comprend pourquoi les Portugais à Ibo avaient construit dès 1791 un fort aussi considérable que celui de Saint Jean-Baptiste. J'ai décrit ailleurs sa structure en étoile, bien que je n'ai pu pénétrer à l'intérieur par suite de l'affectation de l'édifice à une fonction de prison politique (A. Monteiro et Vérin 1970, p. 897).

Si la parade aux incursions fut d'élever de puissantes forteresses aux Comores (3) et à la côte orientale d'Afrique, les victimes des incursions firent aussi appel aux puissances européennes. Les Portugais étaient sollicités dès 1789, mais il arriva que leurs navires de protection devinrent eux-mêmes la proie des pirates. Le Gouverneur de Bombay envoya des armes et des munitions aux Anjouanais, qui semblent en avoir été fort démunis. Sur leur demande encore, le Gouverneur du Cap fit parvenir aux Comoriens la frégate "le Nisus", mais

(1) *Parmi les travaux mentionnant les incursions à la côte d'Afrique figurent ceux de Freeman Grenville, Boxer sur les Kerimba, Bauman sur Mafia, Coupland qui cite Owen, Boteler, Prior.*

(2) *Un désastre du même ordre semble être arrivé à une incursion qui, après avoir razzié Mafia, se dirigeait vers le Sud et s'engagea dans la baie de Mizimbati croyant être dans le chenal des Kerimba. Elle fut canonée par des boutres zanzibarites lancés à sa poursuite. (Owen 1833, I, p. 372).*

(3) *Pour la Grande Comore, voir Viallard (1971) pour Anjouan, voir Repiquet (1902).*

celle-ci, en raison des conditions atmosphériques, ne réussit pas à mener à bien sa mission d'intimidation.

En 1814, le Gouverneur de l'île Maurice fut à son tour, sollicité (Gazette Officielle de Maurice, 21 septembre 1824) ; FARQUHAR chercha à agir sur le plan diplomatique et, dans la convention du 23 octobre 1817, il était stipulé la disposition suivante :

" ... Il est convenu entre le roi d'Angleterre et le roi de Madagascar qu'ils protègeront le sultan d'Anjouan, ami et fidèle allié de l'Angleterre, contre les pillages qu'exercent annuellement sur son île, quelques unes des peuplades maritimes de Madagascar, en leur pouvoir, par leurs sujets comme par leurs alliés pour mettre un terme à ces pirateries. A cet effet, Radama 1er et le Gouvernement de Maurice feront défense à toute personne quelconque d'y prendre part, et avis de cette défense sera donné dans tous les ports de Madagascar".

Mais cette convention ne pouvait guère avoir d'effet, puisque Radama 1er ne contrôlait pas encore les zones côtières de l'Est et du Nord-Ouest d'où partaient les expéditions. Les Malgaches, sans doute éprouvés par leurs revers à Mizimbati et à Ibo, semblaient s'être à nouveau rabattus sur Anjouan et, en 1818, le Lieutenant de Vaisseau Frappaz reçut du sultan Abdallah à Anjouan une supplique à l'intention du Gouverneur de Bourbon (Decary 1939, p. 81). En fait, les incursions ne cessèrent totalement que lorsqu'en 1823, le roi de Tananarive étendit sa souveraineté sur le Nord de Madagascar.

Bien que les princes comoriens aient fortement insisté sur les atrocités commises par les Malgaches, il ne fait pas de doute que le but des envahisseurs était la recherche des prisonniers vivants pour les emmener en esclavages. Froberville l'avait bien vu quand il écrivait

" ... Lorsque la saison du retour était arrivée, les Madécasses cessaient leurs courses et se rembarquaient dans leurs pirogues, avec le butin et les prisonniers. De ceux-ci, ils faisaient ordinairement des esclaves ; car ils ne tuaient les habitants que lorsqu'ils ne pouvaient faire autrement".

(Froberville 1845, p. 202)

Les Européens traitant sur la côte Est étaient réceleurs comme les Islamisés du Nord-Ouest. Selon CAPMARTIN et COLIN (cités par Froberville), des capitaines européens négriers auraient aidé *"les brigands"* qui leur avaient promis des esclaves en échange de leur assistance. Toujours, selon les mêmes sources

" ... On vit même un de ces capitaines qui, dans les premières années de notre révolution partit de Madagascar sur le navire qu'il commandait, avec l'expédition des naturels de cette île, la dirigea vers Anjouan et obtint le nombre d'esclaves que ces derniers s'étaient engagés à lui livrer".

(Froberville 1845, p. 203)

Il est probable que les besoins en esclaves des Mascareignes et aussi des chefs malgaches (1) ont créé une puissante demande qui a stimulé les expédi-

(1) *C'est précisément en face de Tintingue, à Sainte-Marie, qu'il y a un groupement important de Makoa descendants d'esclaves ; ceux-ci ont été étudiés par Molet (1953) ; Fernandez (1970) en a signalé au Lac Alaotra.*

tions. En 1822, Henry de FREYCINET notait le rôle des Islamisés du Nord-Ouest qui continuaient d'approvisionner le marché :

" ... *Des Antalotes, peuples, du Nord-Ouest de Madagascar, sont arrivés dans les hauts de la Rivière de Manangourou avec une certaine quantité de beaux Mozambiques. Ils m'ont fait parvenir cet avis".*

(Decary 1937, p. 680)

Avec l'interdiction de la traite, la recherche d'esclaves aux rivages africains, n'allait pas disparaître pour autant. Les Islamisés continuèrent à s'approvisionner à la côte d'Afrique et les territoires français cherchèrent à se procurer des "engagés", dont beaucoup n'étaient que les victimes de la traite clandestine, qui survécut pendant le XIXe siècle.